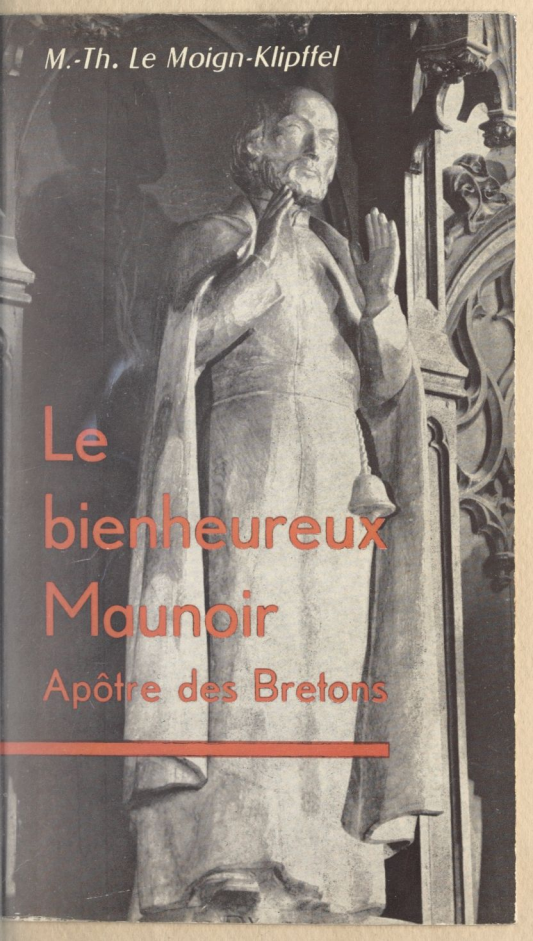


M.-Th. Le Moign-Klipffel



**Le
bienheureux
Maunoir**
Apôtre des Bretons

LE BIENHEUREUX MAUNOIR
APOTRE DES BRETONS

1951

27

Ln

8255

JL-3 12 1954 . 1 6 8 8 0

DANS LA MEME COLLECTION

LA BIENHEUREUSE HÉLÈNE GUERRA, Apôtre du Saint-Esprit, par Mgr Cristiani.

ALEXIS CARREL, par H. Delaye-Didier-Delorme.

ASSUNTA GORETTI, sublime dans l'épreuve, simple dans la gloire, par le R. P. Louis Lajoie.

LA PRINCESSE BLANCHE, Madame Elisabeth, par H. Champy.

LA SAINTE MADemoiselle JARICOT, par R. Rambaud, O. P.

LE BON PAPE JEAN XXIII, par Augustin Pradel.

LE CAMÉRIER DE LA SAINTE VIERGE, par Marie André.

LE MESSAGE DE GENEVIÈVE, par Delpierre Delattre.

MARGUERITE SINCLAIR, ouvrière et clarisse, par E. Delpierre-Delattre.

PÈLERIN DE L'ABSOLU, Charles de Foucauld, par Mgr Cristiani.

SŒUR THÉRÈSE DU SAINT SACREMENT, une âme réparatrice, par Mgr Francis Trochu.

SOMMET, TU M'AS CONQUIS, par Mgr Cristiani.

Biographie d'un jeune aspirant de la Société Saint-Paul : Maggiorino Vigolungo.

UN GARDIEN DU CURÉ D'ARS, JEAN-CLAUDE VIRET, par Mgr Francis Trochu.

M. - Th. LE MOIGN-KLIPFFEL ✕ ✕

LE BIENHEUREUX MAUNOIR

Apôtre des Bretons



APOSTOLAT DES EDITIONS
46-48, rue du Four, Paris (6^e)

IMPRIMATUR

Saint-Brieuc, le 8 juillet 1963

XAVIER DE PONTBRIAND, v. g.



© Apostolat des Editions 1964

PREFACE

Une préface, Madame?... Vous savez bien qu'on ne les lit pas. C'est le plus discret des genres littéraires, la voix qui crie dans le désert. On ne consulte pas plus la préface sur la valeur d'un livre qu'on ne se renseigne, sur l'intérêt d'un monument public, auprès du soldat qui monte la garde à la porte. La préface est un organe-témoin.

Pour une fois, je le déplore. Car ce mot de témoin, je voudrais aujourd'hui le prendre à la lettre, arrêter le lecteur distrait, pour lui dire : Attention ! Croyez-m'en, j'ai lu d'un trait ce petit livre. Ce n'est pas banal. Rien de ces pâles élucubrations qui encombrant les catalogues. C'est court, parce qu'il n'y a pas de longueurs, mais dense, car tout y a un sens.

Voici la biographie d'un homme qui vivait il y a trois cents ans ; et c'est tout à fait actuel, parce qu'au temps du P. Maunoir, l'Eglise de France entraît peu à peu dans un grand mouvement de réorganisation, lancé par le Concile de Trente, comme aujourd'hui, sur un rythme plus rapide, elle suit le mouvement de « mise à jour » que lui imprime le second Concile du Vatican. L'intérêt de l'histoire est de découvrir une continuité, de trouver dans le passé l'ébauche du présent et de profiter de l'expérience pour éviter les erreurs de jadis et assurer les succès d'aujourd'hui.

Vous trouverez ici, cher lecteur, sous la plume d'une femme de lettres dont le talent a largement fait ses preuves, un exposé exact, entraînant, solidement documenté, d'une des plus belles réussites apostoliques du XVII^e siècle.

Comme saint François Régis dans le Vivarais, saint Jean Eudes en Normandie, Monsieur Olier en Auvergne, plus tard saint Grignon de Montfort en Vendée, le Père Maunoir s'est consacré à une province où son zèle a laissé des souvenirs ineffaçables. Il a partout prêché et converti, il a combattu la sorcellerie, il a cherché à apai-

ser une guerre civile, il s'est usé au service des âmes.

Sa biographe a le bon sens de ne pas exagérer l'éloge. Avec Bremond, elle reconnaît que, si le courage, la ferveur, l'humilité du Bienheureux dépassent évidemment la moyenne, ses dons intellectuels n'en font pas un génie, qu'il n'a pas ajouté grand-chose aux méthodes de son prédécesseur Michel Le Nobletz, qu'il s'est montré crédule — comme on l'était à son époque — devant les phénomènes plus bizarres que mystiques que lui soumettaient ses pénitentes.

Enfin l'auteur replace habilement tout son récit dans le cadre religieux et politique qui lui donne tout son sens et son relief. Elle nous montre l'entreprise de Maunoir combattue, selon une loi déconcertante mais providentielle, par ceux qui eussent dû la favoriser. Elle peint avec vigueur la dramatique « guerre du papier timbré », les révoltes bretonnes contre la gabelle et la cruelle répression qui suivit.

Clair, vivant, dynamique, humain, actuel, cet alerte petit livre nous empoigne comme certains romans, et l'on va sans arrêt jusqu'au bout. Mais il nous laisse autre chose qu'une vaine distrac-

tion. Il nous apporte l'air du large et des hauteurs, au contact d'un saint ; il nous fait monter d'un élan, à travers nos médiocrités quotidiennes, jusqu'à une lumière supérieure.

A. DE PARVILLEZ, s. j.

AVANT-PROPOS

« France, pays de mission » ; l'expression que notre temps a mise à la mode vaut aussi bien, et non pas pour la seule France, quand il s'agit du début du XVII^e siècle. La société, du haut en bas de l'échelle sociale, est à rechristianiser. Des coutumes, des traditions, des pratiques mêmes de la foi y survivent bien, — et certainement beaucoup plus que dans les masses paganisées de notre époque, — mais la vie morale et spirituelle est dans un état de dégradation. La violence, — celle des duellistes en pourpoint et aussi bien celle des bandits ravageurs des routes, — et la débauche, — celle de la cour, comme celle des villages, — sont partout étalées. « L'affaire des poisons » ne se limite pas aux horreurs de la Brinvilliers. A la campagne, sorciers et sorcières prospèrent ; dans les villes, la magie noire.

Il faut donc des moyens actifs pour réensemencer le grain évangélique. Et d'abord la Mission. L'idée en est née, tout naturellement, au

lendemain du Concile de Trente, dans ce retour aux sources qui a marqué l'ère du renouveau. Il faut faire ce que le Seigneur a ordonné, ce que les Apôtres et les premiers chrétiens ont si bien fait : s'en aller parler du Christ aux masses. Saint Philippe Néri l'a entrepris à Rome, et saint Charles Borromée à Milan, et saint Pierre Canisius en Allemagne. Avec quel succès ! L'idée va donc se répandre. Le mot même de « mission » sera mis à la mode par Monsieur Vincent. La France catholique en fait sa chose, une très grande chose. Et ici encore, la comparaison avec notre temps s'impose : l'Eglise de France se veut « en état de mission ».

... Toutes les grandes figures catholiques de l'époque, ou presque, sont d'une façon ou de l'autre, missionnaires... C'est une extraordinaire émulation. Beaucoup d'évêques s'en mêlent. Aucun, parmi ceux qui pensent à la réforme de l'Eglise, qui néglige ce moyen d'action. Les figures étonnantes abondent, dans la troupe bariolée des hérauts de l'Évangile...

C'est, en Bretagne, Michel Le Nobletz (1577-1652), « Dom Michel », un des initiateurs de la Mission, le devancier le plus marquant sans doute de Monsieur Vincent, un simple prêtre qui travaille sa chère Bretagne, parle breton à ses auditeurs, leur fait chanter des cantiques en leur langue, non seulement dans l'église, mais en

plein air et sur les routes, imagine de leur montrer les grandes vérités de la religion sous la forme de panneaux peints, fortement symboliques, qui met sur pied toute une organisation de « dames catéchistes », et qui, en définitive, fait si bien école que son œuvre lui survivra longtemps.

Le meilleur et le plus important de ses disciples, c'est le Père Maunoir (1606-1683), un jeune jésuite, son vrai fils spirituel. Avec les trois cents coopérateurs qu'il réussit à grouper autour de lui — et de quelle classe ! le Père Rigoleuc, un des maîtres de la mystique française, en est — aidé aussi par de vraies saintes qui se nomment Amice Picard et Catherine Daniélou, il prend le relais, travaille à son tour toute la Bretagne. Son moyen préféré, c'est la procession de la Passion, qui bouleverse les âmes : un prêtre joue le rôle du Christ, et c'est toute l'histoire du Sauveur qui est montrée aux foules, par des groupes vivants, jusque et surtout les scènes du Jeudi et du Vendredi Saint. Quand, enfin, massée autour du Saint-Sacrement, la foule entend le sermon du Père, les sanglots éclatent, et les cris et les protestations de repentance.

La catholique Bretagne doit énormément à Michel Le Nobletz et au Père Maunoir.

Daniel-Rops
de l'Académie française

(extrait de « *l'Eglise des temps classiques* »)

1

LE CHAMP D'APOSTOLAT

Plévin est une jolie bourgade isolée, à la jonction des départements du Finistère, du Morbihan et des Côtes-du-Nord, en pleine Cornouaille, loin des villes, loin des stations touristiques du bord de la mer. On y accède à travers une campagne verdoyante et quasi désertique et, quand on a quitté la grand-route, par ces pittoresques chemins bretons « qui vont de travers au lieu d'aller droit ».

Si, comme partout ailleurs, le pays se modernise, si les maisons au crépi blanc viennent se mêler à la pierre grise, si les morts ont été chassés du pourtour de l'église, la langue bretonne y est encore couramment parlée. Plévin conserve

ses traditions et garde surtout avec fidélité le tombeau de celui qui vint y mourir voilà trois cents ans, l'Apôtre des missions bretonnes, celui que ses contemporains avaient surnommé le « Tad Mad », le bon Père. Il nous attend dans l'église... sous la forme d'une statue de bois assez sommairement sculptée (1), les épaules couvertes de l'ample manteau romain, à genoux sur sa propre tombe.

Après sainte Anne, après saint Yves, le Père Maunoir est en honneur parmi les Bretons. Chaque année, Plévin célèbre son « Pardon » avec veillée de prières, procession, feu de joie, messe de minuit.

En 1951, l'Eglise l'a déclaré Bienheureux.

Le Père Maunoir est un homme du XVII^e siècle, du siècle du Roi-Soleil, ce siècle qu'on appelle grand parce qu'il vit rayonner sur l'Europe la gloire et la pensée françaises, mais qui fut aussi celui que Daniel-Rops appelle si joliment « le grand siècle des âmes », le siècle de Bossuet, de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul.

« Le sait-on assez ? Les soixante premières années du XVII^e siècle marquent un temp fort, une époque d'une beauté, d'une fécondité rares, aussi

(1) Don des Pères Jésuites de Quimper à la paroisse de Plévin en 1825.

riche certainement que les plus grands moments de la chrétienté médiévale, une ère de jeunesse, d'éclatant renouveau (1). »

Ce renouveau vient de l'impulsion donnée par le Concile de Trente (1545-1563) au mouvement qu'on a qualifié de contre-Réforme et qui fut la vraie « Réforme » : la reprise d'elle-même et de ses institutions par l'Eglise catholique. En face de la scission protestante, les Pères du Concile ont senti la nécessité de rénover l'instruction chrétienne, aussi bien chez les clercs que chez les laïcs, de travailler à épurer les mœurs, en un mot de reprendre avec un zèle accru la prédication évangélique.

Dans toute l'Europe des apôtres leur répondent : en Italie, saint Philippe Néri et saint Charles Borromée ; en Allemagne, saint Pierre Canisius ; en Lorraine, saint Pierre Fourier.

Pour la France, le grand patron des missions, c'est saint Vincent de Paul, l'incomparable, l'infatigable « Monsieur Vincent ». Le cardinal de Bérulle fonde l'Oratoire en vue des missions. Richelieu et Mazarin les subventionnent. Alors saint Jean Eudes prêche en Normandie, saint François Régis dans le Vivarais, monsieur Olier en Auvergne. En Bretagne, c'est Dom Michel Le Nobletz et le Père Maunoir.

(1) Daniel-Rops, *L'Eglise des Temps Classiques*.

Périodiquement ces grands inspirés soulèvent les foules et réveillent en elles l'instinctif besoin humain d'espérance et de supra-terrestre.

Les missions bretonnes ne sont donc pas une entreprise isolée ; elles font partie d'un mouvement général d'évangélisation ; elles s'inscrivent dans le plan de rénovation spirituelle fixé par le Concile de Trente. Elles ont été prêchées dans la langue bretonne à la masse populaire perdue au fond des campagnes ou dans les îles écartées du « péril de la mer » ; elles se sont adressées avant tout aux paysans et aux marins, aux petites gens, aux pauvres gens.

★★

Quel était le champ d'apostolat ? Quel était l'état économique, social et surtout religieux de cette population des campagnes bretonnes, lorsque, vers 1640, le Père Maunoir commença ses tournées missionnaires ?

Trente ans après la mort du « bon Roy Henri » et la sage administration de Sully, la province commençait à peine à se remettre des désastres causés par les guerres de religion. Mais il serait injuste et inexact de juger d'un pays à une époque de guerre ou d'après-guerre. La Bretagne, qu'on dit pauvre, a connu sous l'Ancien Régime, sous le règne de ses derniers ducs et à partir de

sa réunion à la couronne de France, depuis les mariages de sa duchesse Anne avec Charles VIII (1491) et Louis XII (1499), une période de prospérité telle qu'elle ne semble pas l'avoir retrouvée par la suite, avant l'époque moderne.

Pays d'agriculture et d'élevage, favorable à la culture du chanvre et du lin, la Bretagne fit, avant la naissance de la grande industrie, figure de contrée industrielle, grâce au tissage des toiles. Si l'on tient comme d'importance secondaire l'exploitation de quelques gisements de fer et de charbon, de plomb argentifère, c'est cette fabrication des toiles qui assura si bien la prospérité de la Bretagne qu'un écrivain poitevin (La Popelinière) ne craignait pas de la désigner comme « le Pérou de la France ». Toiles à voiles dans la région de Rennes, toiles plus fines de Quintin et des alentours, ces fameuses toiles, qui abondaient sur les marchés, allaient dans les Flandres, en Angleterre, en Espagne et jusqu'aux Amériques, porter la renommée de l'industrie bretonne.

Industrie locale, artisanale, qui devait se poursuivre avec un mouvement, il est vrai, de plus en plus ralenti, parent pauvre et modeste de la grande industrie, jusqu'à l'époque moderne. Il y a cinquante ans à peine, le tisserand venait encore s'installer à demeure dans les fermes avec son lourd métier à bras, pour tisser la toile

à draps. Quelques métiers ont encore fonctionné à Quintin jusqu'au début du siècle, et à Uzel (Côtes-du-Nord) jusqu'en 1955.

Mais aux XVI^e et XVII^e siècles, des cités aujourd'hui modestes, telles Vitré, Quintin, Uzel, Locronan, Loudéac, constituaient des centres dont même les guerres de la Ligue n'avaient pas détruit l'importance, puisqu'on prête à Henri IV chevauchant la Bretagne cette opinion bien digne du Vert-Galant... « Si je n'étais Roy de France, je voudrais être bourgeois de Vitré (1) . »

Les marchands bretons sont de grands voyageurs qui fréquentent les foires et les marchés d'Europe. La marine marchande, protégée par la flotte de guerre, est en relations avec les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Angleterre, les pays scandinaves et même la Turquie. Les banquiers bretons sont en rapport avec les banquiers flamands ; ceux de Florence ont des comptoirs à Nantes.

C'est aussi l'époque des voyages d'aventures sur les mers lointaines. Les caravelles de Jacques Cartier prennent le vent de celles de Christophe Colomb ; elles emportent les marins du pays de Saint-Malo vers des terres nouvelles d'où ils reviendront, enrichis, bâtir l'opulente et pittores-

(1) Henri IV s'arrêta quelques heures à Vitré, au cours d'une chevauchée triomphale à travers la Bretagne, le 16 mai 1498.

que cité des Corsaires, hautaine dans ses remparts. (1)

La tranquillité dans l'abondance a toujours représenté le climat favorable à l'essor intellectuel, au développement des arts et des lettres. De tous les côtés surgissent ces monuments que la solidité du granit nous a conservés à peu près intacts à travers les âges : manoirs, abbayes, calvaires et surtout célèbres « clochers à jour ».

On arrive dans un modeste village, une bourgade perdue, et l'on s'arrête extasié devant une église admirable où les innovations de la Renaissance se mêlent quelquefois si heureusement d'enjoliver l'art gothique. C'est l'église de Kernascléden, celle de Bulat-Pestivien, somptueuses comme des cathédrales ; c'est Locronan et combien d'autres moins connues, surtout dans le Finistère, qui se découvrent au tournant des routes. Ce sont les Calvaires, avec leur cohorte de personnages sculptés dans la pierre.

Le xvi^e siècle voit s'édifier une partie des chefs-d'œuvre de l'art breton. Conséquence plus

(1) Saint-Malo, la perle de la côte d'Emeraude, bâtie en bois comme les villes du Moyen-Age, fut en 1666 victime d'un incendie. C'est alors que les corsaires enrichis par la guerre de course, par les bénéfices de la Compagnie des Indes, rebâtirent la cité telle qu'elle existait encore en 1940. Incendiée de nouveau par ordre du général allemand qui commandait la place, elle a été admirablement reconstituée dans son style.

bienfaisante encore des périodes de paix : les petites gens respirent et vivent à l'aise. L'écrivain Noël du Fail (1520-1591) décrit avec complaisance les ébats des gens de campagne qui s'assemblent devant leur porte, par les beaux dimanches, pour jouer à la paume ou aux quilles, s'entretenir de leurs nouvelles et de celles du village. S'il faut en croire le chanoine Moreau, historien des guerres de la Ligue, l'inventaire de certains mobiliers révèle l'existence de tasses et de hanaps d'argent chez de simples paysans. (1)

Pauvre paysan, pauvre Jacques Bonhomme ! isolé dans la campagne, toujours menacé, toujours sacrifié, quand la guerre déferle sur le pays ! La guerre, ennemie mortelle des civilisations, traîne toujours dans le sang la misère après elle, et le laboureur sait bien que le soldat représente pour lui un fléau plus redoutable que les intempéries naturelles.

Ce fléau des guerres de religion devait s'abattre sur la Bretagne par la faute de son gouverneur, le duc de Mercœur, un ambitieux qui, ayant épousé Marie de Luxembourg, descendante de Charles de Blois, rêvait secrètement de restauration ducal en sa faveur. Sous le prétexte

(1) Cependant, d'un siècle à l'autre, la maison bretonne paysanne reste basse, enfumée, avec son sol de terre battue et souvent son toit de chaume, pauvre et rustique surtout dans le pays intérieur. Il faut attendre l'époque tout à fait actuelle pour qu'elle s'améliore.

de combattre le protestant Henri de Béarn, il se ralliait au parti de la Sainte Ligue catholique, fondait la Ligue bretonne et faisait appel aux troupes de Philippe II d'Espagne, tandis que les Anglais, requis à leur tour par le futur Henri IV, débarquant dans l'île de Bréhat, inauguraient leurs démonstrations militaires en faisant pendre une partie de la population masculine aux ailes des moulins. Anglais du côté des « royaux » ou partisans d'Henri IV, Espagnols du côté des Ligueurs, c'est une ruée d'adversaires qui se jetaient sur le pays. Leurs combats, leurs pillages allaient être encore surpassés par les razzias tragiques de seigneurs devenus brigands, tel ce Guy Eder de la Fontenelle dont le nom est demeuré comme un épouvantail dans l'histoire bretonne. (1)

L'aisance et les beaux jours de l'époque précédente sont bien révolus, toute la prospérité de près d'un siècle ruinée en dix ans ! C'est alors qu'avant La Bruyère on peut comparer les gens du petit peuple aux animaux farouches qui parcourent la campagne en quête de nourriture. « Remplis d'indomptable ténacité, n'ayant ni che-

(1) Véritable Attila de la région, il devait multiplier les forfaits : incendies, assassinats, vols et viols, avec un luxe de cruauté et de sadisme auquel est à peine comparable la barbarie antique. Ayant conspiré contre le roi Henri IV, ce triste personnage finit par être roué vif en place de Grève (1602).

val ni bœufs, ils s'attellent la nuit à la charrue et sèment du grain quand ils peuvent obtenir de leur seigneur quelque boisseau de blé » (chanoine Moreau). Il arrive cependant que les pauvres gens soient frustrés dans leur attente, car le soldat fait manger en vert, par ses chevaux, la récolte si chèrement payée, si impatiemment attendue. La famine est affreuse : on trouve dans les fossés des petits enfants morts, la bouche remplie d'herbe.

A la famine, et comme sa conséquence naturelle, s'ajoutera bientôt la peste, amenant une recrudescence de mortalité ; puis sévira un autre fléau : les loups, qui n'ont pas été chassés, sortent en bandes avides des bois et des taillis et viennent hurler, le soir, aux portes des chaumières où s'enferme une population misérable et terrorisée. Les loups, nous raconte curieusement le chanoine Moreau, écrivain contemporain des misères de l'époque, n'infestaient pas seulement les campagnes isolées ; ils pénétraient jusqu'au cœur des villes. On les rencontrait au petit matin dans les rues de Quimper, attendant au marché les « regrattières » ou revendeuses, les attaquant à la gorge pour les empêcher de crier, les déshabillant à l'aide des pattes et du museau, avec une telle habileté que la légende se créa des « loups-garous » ou sorciers déguisés en loups. Il arrivera aux missionnaires d'être traités comme tels.

Mais alors la dévastation des campagnes est

DES forêts, des landes, des chemins tortueux qui sont souvent des fondrières... une population fruste, cruellement éprouvée par les guerres de religion, insuffisamment évangélisée par un clergé ignorant : voilà la Bretagne du XVII^e siècle. Après avoir souhaité partir pour des terres lointaines évangéliser les « Canadois » et verser son sang pour la foi, Julien Maunoir a rencontré Michel Le Nobletz, ascète, mystique, saint, qui a entrepris seul le travail missionnaire et cherche un fils de son esprit à qui transmettre le flambeau. Maunoir comprend que la misère spirituelle des Bas-Bretons n'est pas moindre que celle des peuplades lointaines. Avec un seul compagnon, il se lance jusqu'au fond le plus reculé des campagnes, jusqu'aux îles du péril de la mer. Les aventures et mésaventures ne lui manquent pas. Il se heurte à l'opposition de recteurs de paroisses dérangés dans le conformisme de leurs habitudes, à l'animosité de seigneurs libertins qui tenteront de l'assassiner, de sorciers qui organisent sur les landes des sabbats nocturnes. Après avoir évangélisé les « diables de la mer », c'est lui qui dote d'un recteur l'île de Sein. Il organise de grandes processions costumées pour frapper l'imagination des foules. Il est mêlé à la révolte dite du « Papier timbré » et contribue à l'apaiser. « Tout à tous afin de les sauver tous », le Père Maunoir remplit sans défaillance, une longue vie durant, la fonction d'*Apôtre des Bretons* qu'il continue du haut du ciel. Elevé sur les autels en 1951, le *Bon Père* n'a pas cessé de faire du bien sur terre.

APOSTOLAT DES EDITIONS

46-48, rue du Four - PARIS 6^e

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

